



**Monuments historiques
protégés en Basse-Normandie
en 2011 et 2012**

**Une publication électronique
de la direction régionale des affaires culturelles de Basse-Normandie.**

Directeur de publication :

Kléber Arhoul, directeur régional des affaires culturelles

Directeur scientifique :

Frédéric Henriot, conservateur régional des monuments historiques

Auteurs :

Eric Diouris, chargé de communication, & Alain Nafilyan, chargé de la protection des monuments historiques

Recherche documentaire : Alain Nafilyan

Photographies :

Alain Nafilyan (sauf mentions contraires)

Conception graphique :

Eric Diouris et Guylène Fauq, assistante à la cellule communication, valorisation, documentation

Relecture :

Guylène Fauq, Marie-France Hertault

Remerciements aux propriétaires des monuments qui font l'objet de cette publication.

Sources

Dossiers de protection de la conservation régionale des monuments historiques, direction régionale des affaires culturelles de Basse-Normandie.

Laurent d'Arras, *Seigneurie, manoir et domaine Le Bois à Feugères*, mémoire non publié, Cachan, 2010, 53 p.

Courte bibliographie

Étienne Faisant, *Le château de Fontaine-Henry*. Caen : Société des antiquaires de Normandie, 2010 (Monuments et sites de Normandie, 1).

Jean Levêque, *Un pèlerinage en pays d'Auge*. Lisieux, Les éditions de l'association le Pays d'Auge, 2010, 120 p.

Franck Feuardent, *Le manoir de Donville* in Patrimoine normand n°69, février-avril 2009, p. 14-20.

Erwan Patte, *Architectures en terre, marais du Bessin et du Cotentin*. Cabourg : Cahiers du temps, 2009 (Images du patrimoine).



DRAC de Basse-Normandie
13 bis rue Saint-Ouen
14052 Caen cedex 4
www.basse-normandie.culture.gouv.fr

Sommaire

Légende

■ Calvados

■ Manche

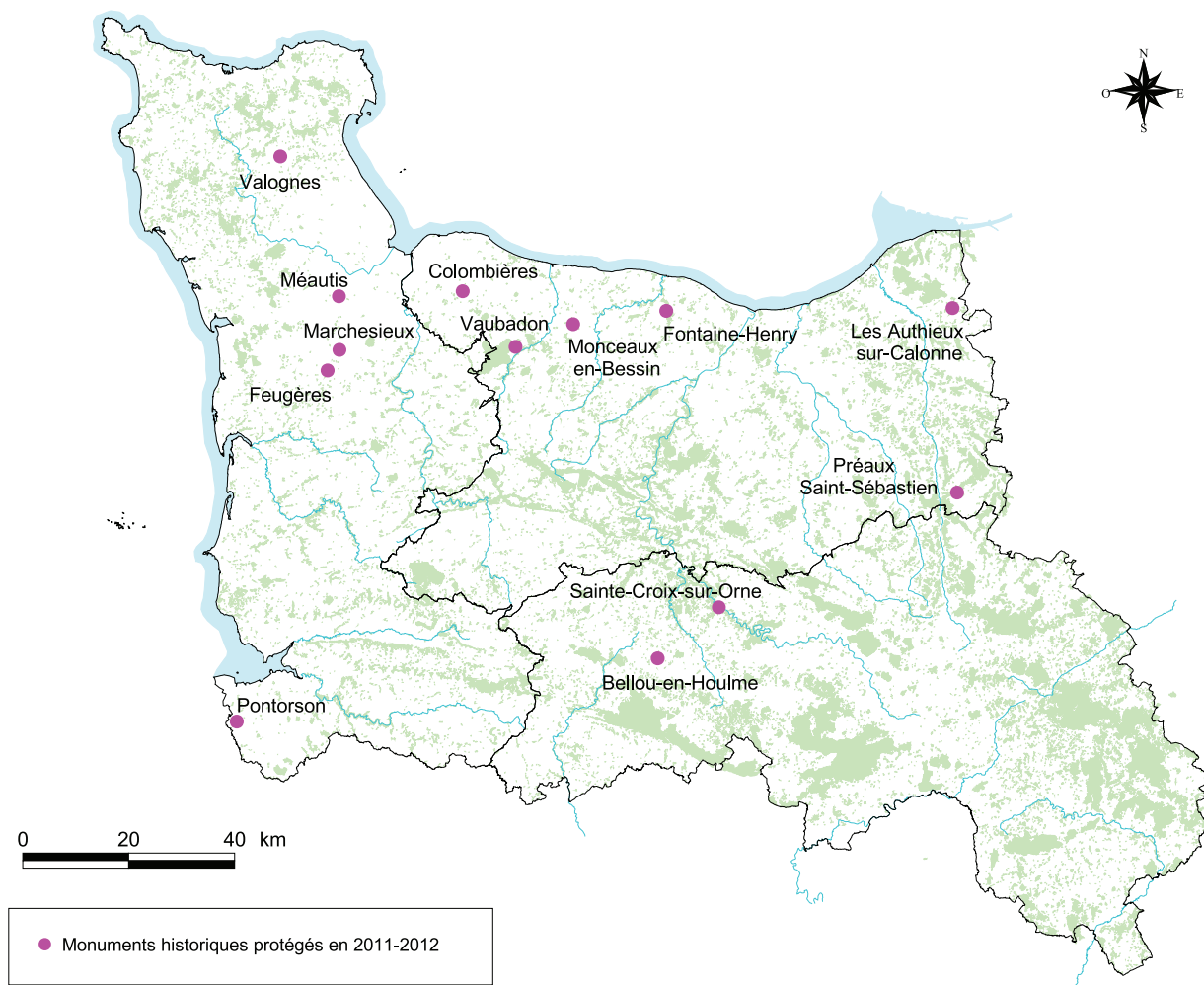
■ Orne

- p 1 ■ Préface
- p 3 ■ Église de Préaux-Saint-Sébastien
- p 5 ■ Château de Fontaine-Henry
- p 7 ■ Manoir de la Cour, Sainte-Croix-sur-Orne
- p 9 ■ Manoir de Donville, Méautis
- p 11 ■ Hôtel de la rue de la Poterie, Valognes
- p 13 ■ Manoir du Bois, Feugères
- p 15 ■ Hôtel du Louvre, Valognes
- p 17 ■ Château de Crémel, Monceaux-en-Bessin
- p 19 ■ Hôtel Carmesnil, Valognes
- p 21 ■ Hôtel Anneville du Vast, Valognes
- p 23 ■ Ferme du Clos-Montfort, Colombières
- p 25 ■ Manoir de la Porte, Les Authieux-sur-Calonne
- p 27 ■ Hôtel Dorléans, Valognes
- p 29 ■ Ferme dite *Maison des marais*, Marchésieux
- p 31 ■ Château de Vaubadon
- p 33 ■ Château et ferme de Dieufit, Bellou-en-Houlme
- p 35 ■ Villa Bailleuil, Pontorson

En couverture, une des entrées du château et ferme de Dieufit à Bellou-en-Houlme (Orne)



De gauche à droite, vue du château de Fontaine-Henry (Calvados) tel qu'il apparaissait à l'entrée du domaine au XVI^e siècle (entrée déplacée depuis), détail d'une baie. Crédits photographiques : MF & JL Hertault.



Préface

Depuis trois ans, la direction régionale des affaires culturelles de Basse-Normandie a initié une politique éditoriale ambitieuse pour faire connaître au grand public les actions de protection du patrimoine qu'elle mène pour lui et en son nom.

S'agissant des monuments historiques, cette politique s'est d'abord traduite par la parution en 2010, aux éditions In Quarto, d'un premier ouvrage sur les monuments du XX^e siècle en Basse-Normandie. Résolument tourné vers le grand public, ce livre, abondamment illustré, présente de manière synthétique et accessible les quelques soixante-dix monuments historiques qui constituent un patrimoine très varié et souvent méconnu, allant de la basilique néogothique de Montligeon (Orne) à la villa Marcel Breuer construite à Glanville (Calvados) dans les années 1970 par un des derniers grands architectes du Bauhaus. Plusieurs monuments protégés en 2011 et 2012 - la maison du haras de Varaville, l'Université de Caen et la colonie de vacances de Jullouville dans la Manche - figurent dans cet ouvrage et ne sont donc pas repris dans la présente publication.

Le succès de cet opus a justifié d'y donner une suite consacrée aux monuments historiques du XIX^e siècle, qui est parue chez IAC éditions d'art au mois de décembre 2012. Si le premier tome aborde principalement le patrimoine public, le second qui doit voir le jour en 2014, sera essentiellement consacré au patrimoine privé.

À l'occasion de la remise en jeu des cloches de la cathédrale de Bayeux après des travaux de restauration du beffroi effectués sous l'égide de l'État, la DRAC a également publié en juin 2012 aux éditions In Quarto un ouvrage revisitant ce chef d'oeuvre du gothique normand par le biais de son patrimoine campanaire.

Cette politique éditoriale comprend également des publications électroniques accessibles sur le site de la direction régionale. A l'instar de celle que vous avez sous les yeux, ces publications permettent à toutes les personnes intéressées de suivre la politique de protection du patrimoine mise en oeuvre par l'État en Basse-Normandie depuis 2010.

À la simple lecture du sommaire, on constatera que plusieurs hôtels urbains valognais et des constructions relevant de l'architecture en terre, typique des marais du Bessin et du Cotentin, figurent dans la liste des édifices protégés durant ces deux années. En effet, la commission régionale du patrimoine et des sites (CRPS) cherche, autant que cela est possible, à examiner de manière thématique les monuments à protéger.

Bonne lecture à toutes et tous.

Kléber ARHOUL
Directeur régional des affaires culturelles
de Basse-Normandie



De haut en bas, vues extérieure et intérieure de l'église. À l'intérieur, la peinture marouflée de 1627 est clairement visible malgré la présence de deux poutres en avant-plan. On distingue en arrière-plan le grand retable.

Église Saint-Sébastien

XII^e - XX^e siècles

Préaux-Saint-Sébastien

■ Contexte

L'histoire de cette église rurale, dont la richesse du décor intérieur peut surprendre au premier abord, est intimement liée à l'important pèlerinage de saint Sébastien qui est attesté autour de l'église dès le XII^e siècle. La présence de reliques de cet ancien officier romain martyrisé lors de la grande persécution de Dioclétien, devenu l'un des grands saints thaumaturges préservant de la contamination de la peste, explique le développement dès l'époque médiévale de processions autour de cette église fondée au XII^e siècle.

La fin de la Guerre de Cent Ans et des ravages de la peste qui l'accompagnèrent entraîne un renouveau des processions. Ces dernières connaissent à Préaux leur apogée au XVII^e siècle dans le contexte favorable de la Contre-Réforme et de l'éclosion d'une confrérie de dévotion dans la commune. L'église est largement reconstruite à partir de la fin du XV^e et au XVI^e siècle, le clocher datant de 1599 et la sacristie de 1680. Sous l'impulsion de desservants entreprenants comme les abbés de Brix et Charlemagne, l'intérieur de l'église est enrichi au siècle suivant : les sols sont pavés vers 1760 et de nouveaux fonds baptismaux installés, les murs sont blanchis dans les années 1780 et les autels refaits et dorés à l'or fin.

La Révolution met fin à la querelle séculaire pour la nomination à cette cure rémunératrice entre les seigneurs de Préaux et l'abbaye voisine de Friardel et cause l'arrêt pendant plusieurs années des processions. Celles-ci reprennent timidement après le Concordat, puis plus fortement par la suite, malgré le rattachement de l'église à la paroisse de Meulles en 1816 et le déclin tout au long du XIX^e siècle des confréries de charité.

Si le pèlerinage de Préaux présente dans l'entre-deux-guerres le visage d'une manifestation locale et populaire, il connaît une seconde vie après 1949 en accueillant désormais des processions formées par les confréries de charité du Pays d'Auge.

■ L'église

Elle comprend une nef rectangulaire flanquée au nord-ouest d'un massif clocher-tour, un chœur terminé par un chevet plat en retrait et une sacristie implantée perpendiculairement à ce dernier. La partie la plus ancienne de l'édifice, qui remonte à la période romane, est formée par le chœur avec ses murs associant silex et poudingue, et par le chevet. Comme le reste de l'église à l'exception de la sacristie plus tardive, la tour date du XVI^e siècle. Elle a conservé son élégant décor en damier de briques vernissées et les deux épis en fer représentant un coq et une tête de dragon, qui couronnent son toit en pavillon.

Ayant gardé sa disposition intérieure du XVIII^e siècle, l'église possède un mobilier de grande qualité. Outre la peinture marouflée de 1627 représentant le Jugement dernier, qui décore l'arc triomphal séparant la nef et le chœur, il convient de citer en premier l'autel principal et son retable tripartite en bois polychrome. Accueillant en son centre une peinture des rois mages, ce dernier est représentatif d'une période de transition entre les styles Louis XV et Louis XVI. Des autels secondaires très soignés et la présence d'une *Cruxifixion avec Marie-Madeleine* par le peintre flamand Gaspard de Crayer (1584-1669) rehaussent encore l'intérêt que présente la décoration intérieure.

Enfin, une série de vitraux de belle facture complète heureusement l'édifice. Réalisés entre 1914 et 1928 par les ateliers Lorin de Chartres et Muraire d'Evreux, ils sont consacrés à la vie de saint Sébastien.

■ Protection

Inscrite au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 19 septembre 2012.



De haut en bas et de gauche à droite, façade principale du château, vue de l'arrière du château qui n'était pas protégé en totalité. Crédits photographiques : MF & JL Hertault.

Château de Fontaine-Henry

XIII^e - XX^e siècles

3 place du château, Fontaine-Henry

■ Le contexte

Véritable puzzle dont la lecture n'est pas facilitée par la rareté des sources écrites, l'architecture complexe du château résulte des nombreux remaniements qu'a connu ce dernier sur près de 800 ans. Il faut donc se tourner vers l'étude du bâti, à l'instar de l'historien de l'art Étienne Faisant qui a récemment renouvelé en profondeur la compréhension de Fontaine-Henry, pour tenter de dégager les principales étapes de sa construction.

De la forteresse médiévale construite au début du XIII^e siècle par Henri de Tilly et son fils Guillaume ne subsistent aujourd'hui que la chapelle, les restes d'un hall et un important bâtiment d'habitation, logis seigneurial également appelé *chamber block*. D'importants travaux de fortification ont lieu à la fin du XIV^e siècle ; si ces défenses ont aujourd'hui disparu, les restes d'une courtine datant de la Guerre de Cent Ans ont été mis au jour en 1998 lors d'une fouille archéologique sous la terrasse est. C'est également à cette époque que Guillemette de Tournebu, dame de Fontaine-Henry entre 1369 et 1377-78, procède à la transformation de ce *chamber block* en un corps de logis moderne dont il forme désormais le niveau de caves. Vers 1470-1480, une tour-résidence fortifiée est édifiée au nord du corps de logis par un de ses descendants, Jacques d'Harcourt.

Le château entre dans la Renaissance avec Jean d'Harcourt. Ce dernier fait notamment exécuter à la fin du XV^e siècle la façade flamboyante du logis, ajoute vers 1505 un pavillon à son angle nord-ouest et entreprend de relier le logis à la tour-résidence en lançant vers 1510 la construction du bâtiment de raccord puis celle du gros pavillon vers 1515. Son fils, Pierre d'Harcourt, termine le chantier du pavillon à la fin des années 1530 en faisant très probablement appel à l'architecte de l'hôtel caennais d'Escoville, Blaise Le Prestre. Une galerie de communication située au nord-ouest du château, qui sera intégralement reprise au XVIII^e siècle, est édifiée peu avant la mort de Pierre d'Harcourt en 1561.

Par la suite, une partie de la façade est du corps de logis est remaniée au début du XVIII^e siècle, des aménagements sont réalisés par Henry de Canisy au

début du XIX^e siècle et d'importantes restaurations commandées à Alain Lafargue par le comte Pierre d'Oilliamson entre 1903-1907.

■ Le château

Tel qu'il se présente aujourd'hui, Fontaine-Henry est composé de plusieurs grands ensembles bâtis dans un calcaire local qui prend une teinte dorée les jours ensoleillés. Au sud du château se trouve le corps de logis principal avec sa tour d'escalier en demi hors d'œuvre, sa façade occidentale flamboyante et sa tour carrée.

Suit immédiatement le bâtiment dit de raccord qui incorpore les murs subsistants de l'ancien hall médiéval. Juxtaposant des éléments de décor gothiques et renaissance, il relie le logis au gros pavillon qui englobe l'ancienne tour-résidence médiévale. Avec ses tours, son décor à colonnes renaissance qui unifie sa façade ouest, ses toits à la hauteur et à la pente impressionnantes, le pavillon est un élément central de la signature architecturale de Fontaine-Henry. L'ensemble est complété sur la façade arrière par une galerie et un bâtiment abritant un escalier rampe sur rampe.

■ La chapelle

La vieille chapelle seigneuriale a fait l'objet d'importants remaniements réalisés avec grand soin dans les années 1540 avec la création d'un nouveau voûtement dans la nef. D'après l'historien Bertrand Jestaz, ces modifications avaient pour objectif la création d'une chapelle palatiale à deux niveaux, peut-être en vue de l'union de Pierre d'Harcourt avec Marie de Lenoncourt, une riche héritière. Le mariage eut finalement lieu à Reims, ôtant à la chapelle palatiale son utilité.

■ Protection

Classé au titre des monuments historiques le 31 mars 1887, le château est déclassé l'année suivante à la demande de son propriétaire qui souhaitait procéder à des remaniements. Il est à nouveau classé en 1924 mais le propriétaire d'alors n'accepta qu'une protection partielle en prévision de futurs travaux, jamais réalisés. Afin de faciliter la conservation de ce monument de la renaissance bas-normande, le château a été classé en totalité par arrêté ministériel du 22 novembre 2011. Le parc a lui été classé le 24 août 1959.



De haut en bas, façade sur jardin avec ses poivrières, fronton du XVII^e siècle et cartouche au-dessus de la porte d'entrée, vue générale de la façade sur cour. À droite, croisée ayant conservée sa menuiserie d'origine.

Manoir de la Cour

XV^e - XIX^e siècles

Sainte-Croix-sur-Orne

■ Contexte

Situé à proximité immédiate de l'église paroissiale du village, sur les anciennes terres des Sainte-Croix, le manoir actuel a été construit au XV^e siècle par les Osmont de Bray ; en atteste la présence des armes de cette famille dans un cartouche de granit sculpté au-dessus de la porte d'entrée du manoir.

Passé au fil du temps et des mariages entre les mains de plusieurs familles, notamment les Rotours et les Morrel, seigneurs de Putanges, le manoir est agrandi dans la seconde moitié du XVII^e siècle, probablement vers 1660-1690 si l'on en croit les dates portées sur certains linteaux.

La propriété est par la suite divisée en deux. La date n'en est pas connue avec exactitude mais cette partition est réalisée au moins depuis les premières décennies du XIX^e siècle puisqu'elle apparaît sur le cadastre napoléonien. Quelques années plus tard, un petit retour en équerre le long des douves vient donner au manoir sa physionomie définitive.

■ Le manoir

Organisé autour d'une cour de ferme séparée en deux par une haie, l'ensemble comprend le logis proprement dit et des communs anciens de belle facture. Parmi ces derniers, la grange se singularise par sa monumentale porte cintrée et sa charpente qui repose sur des poteaux, permettant ainsi de soulager les murs d'une charge importante.

Bordé sur la façade méridionale par une partie des douves originelles et flanqué de deux poivrières, le logis se présente comme un édifice rectangulaire à deux niveaux coiffé d'une couverture en tuile à quatre pans. Les deux souches de cheminées monumentales qui surgissent de la toiture permettent de délimiter le volume du manoir du XV^e siècle, celle qui est décorée de boules de noblesse indiquant l'ancien mur pignon. Le manoir est agrandi au XVII^e siècle et les circulations intérieures entièrement revues. Il faut noter que la datation des tours reste, en l'état actuel des connaissances, incertaine. Seule une étude des charpentes par dendochronologie permettrait sans doute de

déterminer si elles ont été édifiées au XV^e siècle ou si elles représentent un archaïsme volontaire à l'âge de l'architecture classique.

Certains éléments de décoration du manoir, notamment la porte principale et le fronton de la lucarne centrale daté du XVII^e siècle, possède une finesse rare si l'on considère la dureté du matériau utilisé, le granit. Un autre élément notable est la présence dans l'aile ouest d'une croisée possédant encore partiellement ses menuiseries d'origine.

Tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, le domaine constitue un intéressant témoignage de manoir manable du XV^e siècle.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 28 décembre 2011.





De haut en bas, façade antérieure du manoir, la superbe charpente de marine et la façade sur jardin. À droite, vue d'une pièce toujours pourvue de ses boiseries (crédit photographique : Franck Feuardent). Au XVIII^e siècle, presque toutes les pièces du manoir étaient boisées.

Manoir de Donville

XVI^e siècle - 1788

Méautis

■ Contexte

Situé sur un arrière-fief de Méautis, le manoir de Donville remonte au XI^e siècle. Propriété des Méautis puis des Osbert, il est vendu après la disparition du dernier descendant de cette famille, Jean-François, sieur de Coupeville, mort ruiné en 1727. Mise aux enchères, la propriété est réduite vers 1750 à une maison de plaisance. Le manoir est acquis en 1770 par Louis Gislott, un fermier aisé originaire de Sainteny.

En 1778, Louis Gislott modernise le logis, qui porte encore les traces d'un précédent remaniement au XVI^e siècle, en l'aggrandissant et en supprimant la tour de façade sud. Il dote également le bâtiment de la superbe charpente de marine qui est toujours en place aujourd'hui. Malgré le décès rapide de Louis Gislott en 1779, puis de celui de son épouse deux ans plus tard, les travaux continuent et sont achevés en 1788.

Resté dans les mains des Gislott jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le domaine est transformé en ferme, vendu à de multiples reprises, ce qui entraîna une dégradation des bâtiments. Après avoir failli disparaître dans la tourmente de l'été 1944 – il abrita un poste provisoire de commandement allemand, qui fut très disputé pendant la bataille de Carentan – il est aujourd'hui patiemment restauré par ses propriétaires.

■ Le manoir

Organisé autour d'une cour quadrangulaire, il comprend aujourd'hui le logis, une étable et une charretterie réalisés en massé ou en bauge, ce mélange de terre, de cailloux et de liant souvent employé dans les marais du Cotentin et du Bessin. L'ensemble était complété autrefois par une boulangerie, disparue en 1944 par faits de guerre, et par une grange à dîmes détruite en 1987 pour faciliter le travail agricole.

Long d'une quarantaine de mètres, le corps de logis principal a conservé son aspect Louis XV. La façade nord qui se distingue par un grand massif central en pierre, domine la cour en U et possède un aspect rustique rappelant celui d'une ferme. Elle contraste

avec la façade méridionale, qui donne sur le jardin, et dont la finesse est soulignée par l'encadrement en pierre des principales ouvertures.

Comme c'était fréquemment le cas au XVIII^e siècle, la distribution est organisée autour de la cage d'escalier centrale. Au rez-de-chaussée se trouve notamment la grande salle avec une monumentale cheminée du XVI^e siècle, le salon et la cuisine. Situées à l'étage, les chambres nobles sont dotées de cheminées en marbre ou en pierre de Valognes, et de boudoirs. Le grenier abrite la remarquable charpente de marine réalisée en 1778 par Michel Lafontaine comme en atteste l'apposition de sa signature et de ses armes de compagnon. Construite d'un seul tenant, elle frappe par la qualité des ormes employés et celle des assemblages des fermes.

Parmi les autres bâtiments de la propriété, la charretterie qui fut probablement construite en même temps que le logis, attire l'attention par la présence, rare dans cette région de marais, de deux arches en bois.

Modeste demeure de notables, qui dégage un charme certain, le manoir de Donville témoigne que l'architecture en terre n'était pas réservée aux fermes dans le Cotentin mais pouvait être employée pour des bâtiments de prestige.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 23 février 2011.





La propriété telle qu'elle apparaît sur le cadastre ; on y distingue clairement la tour d'escalier à vis et l'escalier donnant accès au jardin surélevé (plan Boris Istoric / DRAC).

■ Contexte

D'après les recherches effectuées par son actuelle propriétaire, la demeure apparaît une première fois dans les archives en 1578 lors de son acquisition auprès de J. Guiffard par François Marmyon de La Voute, un bourgeois marchand de Valognes. Ce dernier agrandit sa nouvelle propriété en 1582 en achetant une petite maison contigüe qui servait de grange.

En 1678, les héritiers de François Marmyon vendent la propriété à Adrien Clérel de Sortosville qui cède à son tour en 1685 l'ensemble à Hervé Leroux, sieur de Giberprey. Les deux maisons formant le corps de logis actuel sont ensuite acquises en 1746 par Nicolas Levaillant de Basmesnil, avocat et bourgeois de Valognes. La demeure reste dans cette famille jusqu'en 1857 avant d'être de nouveau cédée à plusieurs reprises à la fin du XIX^e siècle et au cours du siècle suivant.

L'analyse architecturale des bâtiments est, en définitive, la manière la plus sûre de reconstituer l'histoire de l'hôtel, histoire beaucoup plus ancienne et complexe que ne le laisse apparaître de prime abord la façade sur rue du XVIII^e siècle.

■ L'hôtel

Respectant les canons de l'hôtel nobiliaire, la façade principale comprend sept travées régulières sur deux niveaux. Située à l'extrémité gauche de l'hôtel, la dernière travée, plus large, accueille le porche du passage cocher. Le rythme régulier imprimé à la façade par les travées est renforcé par la série de souches de cheminées monumentales qui surmontent la toiture, également percée par quatre lucarnes.

D'une sobre élégance, le décor de la façade sur rue repose essentiellement sur le contraste formé par les linteaux des ouvertures - cintrés au rez-de-chaussée et droits à l'étage - ainsi que sur le bandeau qui souligne la séparation entre les deux niveaux du bâtiment.

En revanche, l'élévation postérieure de l'hôtel a conservé de nombreux éléments des XVI^e et

XVII^e siècles. Les plus évidents sont les fenêtres à meneaux plats ou à simple croisillon, et surtout la tour d'escalier circulaire qui abrite à son sommet une fuie à pigeons avec sa petite fenêtre saillante et sa pierre d'envol.

La conservation d'un escalier à vis dans une tour hors d'œuvre a entraîné le maintien de la distribution ancienne des pièces. Située au rez-de-chaussée comme c'était l'usage à la Renaissance, la grande salle abrite une cheminée monumentale datant probablement du XVII^e siècle et décorée par un écusson héraldique.

Plusieurs bâtiments de commons bordent la cour de part et d'autre, avec notamment une petite écurie contemporaine de l'hôtel puisqu'elle apparaît sur les documents anciens. Un escalier tournant, figurant sur le plan de Valognes de 1768, donne accès à un jardin d'agrément surélevé, caractéristique qui se retrouve dans d'autres demeures de la ville. Si le dessin originel du jardin a disparu (il est aujourd'hui organisé à la française), les dispositions orthogonales des allées encadrant des plates-bandes correspondent à un état ancien.

Parvenu jusqu'à nous dans un bel état de conservation, l'hôtel offre un contraste saisissant entre une façade antérieure XVIII^e siècle et l'arrière du bâtiment à l'allure encore médiévale.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 26 septembre 2012



De haut en bas, façade du premier logis du XVI^e siècle, vue générale du second logis, bâtiment agricole en pierre et bauge. À droite, vue du second logis et du portail.

Manoir du Bois

XVI^e - XIX^e siècles

Feugères

■ Contexte

Situé entre les cours d'eau Sèvres et Taute au sein du parc naturel régional des marais du Cotentin et du Bessin, le manoir du Bois tire son nom de la seigneurie dont il dépendait et qui appartenait aux Davy du Perron depuis la fin du XIV^e siècle.

Construit au XVI^e siècle, probablement par Pierre Jean Davy (1539-1611), 5^{ème} sieur du Bois, conseiller du roi à Coutances, le manoir est transmis par les femmes en 1689 à la famille Le Trésor de La Bazière puis en 1797 aux Prey de Launay qui se sont illustrés tout au long du XVIII^e siècle comme officiers du Présidial de Coutances.

Au décès, en 1833, d'Hélène Louise Charlotte du Prey de Launay, 14^{ème} dame du Bois, le domaine entre dans la famille de son mari, les Ferrand de la Conté. Leurs descendants sont encore aujourd'hui propriétaires du manoir.

■ Le manoir

Organisé autour d'une cour fermée, le manoir comprend un bâtiment d'habitation et un vaste ensemble agricole. Les nombreux éléments de défense encore présents, notamment les douves occidentales, la vingtaine d'éguets et les canonnières situées à droite du portail, attestent que le manoir avait, du moins à ses débuts, une vocation de maison forte rendue nécessaire par les troubles des guerres de religion.

Édifié à cette période, le premier logis manorial est un bâtiment à deux niveaux dont les ouvertures, notamment les fenêtres à meneaux, témoignent de réminiscences médiévales. Les ondulations du toit et la forme des lucarnes rappellent que la couverture était originellement en chaume ; elle n'a été en effet remplacée par une toiture en ardoises qu'au milieu du XX^e siècle.

Contemporain de ce premier logis qui servait également d'étable, et situé en face de lui, un remarquable ensemble de bâtiments agricoles a été édifié en pierre et bauge ; il est composé d'une étable-fenil et d'une écurie-charretterie en retour. Le pressoir qui jouxte immédiatement le logis, date

également du XVI^e siècle.

Un deuxième logis, au caractère monumental plus affirmé, est construit en pierre au cours du XVII^e siècle et vient fermer la cour à l'ouest. Il se présente comme un bâtiment à deux niveaux doté à ses extrémités de deux pavillons carrés en saillie. Il est remanié en 1870 : une aile en retour incorporant le pavillon sud et l'ancienne chapelle est construite à cette date.

Comportant de nombreux bâtiments d'époques différentes, le domaine présente l'intérêt d'avoir conservé son assiette ancienne, son système hydraulique avec son étang, ainsi que l'organisation de ses parcelles.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 2 février 2012.





De haut en bas, façade sur rue typique des hôtels valognais du XVIII^e siècle, vue des élévations sur cour avec la tour escalier de la Renaissance. À droite, vue d'un box, l'un des nombreux témoignages survivants de l'exploitation d'un hôtel de voyageurs à l'époque où le cheval était le moyen de locomotion le plus utilisé.

Hôtel du Louvre

XVI^e - XX^e siècles

28 rue des Religieuses, Valognes

■ Contexte

L'hôtel du Louvre n'apparaît en tant qu'auberge dans les sources des archives départementales qu'au XVIII^e siècle, à l'occasion de l'assassinat de l'écuyer Guillaume de Hennot en 1707 et de plusieurs ventes successives en 1744, 1770 et 1793.

Mais de nombreux détails architecturaux de la cour intérieure ainsi que le nom même de l'établissement, porté par de nombreux autres édifices semblables dans toute la France, suggèrent fortement que l'hôtel du Louvre a servi dès le XVI^e siècle de relais de poste.

Son hôte le plus célèbre, Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889), y séjourna en 1871 et y déjeuna souvent entre 1872 et 1887. Il s'inspira de l'hôtel pour planter le décor de la nouvelle *Le rideau cramoisi* tiré de son oeuvre la plus célèbre, *Les Diaboliques*.

L'hôtel du Louvre est toujours exploité commercialement. Il abrite un café au décor de toiles peintes qui représentent notamment des vues de Valognes mais aussi quelques thèmes maritimes. Ces toiles ont été réalisées dans les années 1920 par Alice Courtois.

■ L'hôtel

Remaniée au XVIII^e siècle, la façade sur rue adopte le style architectural classique des demeures valognaises de cette période avec ses trois niveaux percés de grandes ouvertures régulières. Sa composition est divisée en deux, l'élévation abritant le café s'avancant légèrement sur la rue par rapport au reste de l'édifice et à la grande porte cochère.

Cette dernière permet d'accéder à la cour et de remonter le temps. La façade postérieure de l'hôtel a en effet conservé sa tour d'escalier cylindrique d'époque Renaissance tandis que la remise porte encore la trace d'anciennes baies caractéristiques du XVI^e siècle.

La cour comprend également de nombreux bâtiments annexes en bon état, qui rappellent les fonctions de relais de l'hôtel : on trouve notamment, parmi les communs, des écuries avec leurs deux box

bien visibles, une sellerie, un séchoir et une serre ainsi qu'un vaste hangar à diligence qui sert de nos jours de garage à voitures. On accède enfin par la sellerie à un jardin d'agrément clos de murs.

Tel qu'il nous est parvenu, l'hôtel du Louvre est un exemple rare d'hôtellerie ancienne ayant conservé l'ensemble des bâtiments nécessaires à son fonctionnement.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 2 février 2012.





De haut en bas, vue générale de la façade du logis, vue générale de la façade arrière. Crédits photographiques : Christophe de Saint-Louvent.

Château de Crémel

XVII^e siècle

Monceaux-en-Bessin

■ Contexte

Situé en bordure de la route de Tilly-sur-Seulles, à proximité de Bayeux, le château de Crémel a été édifié vers 1640. Sous ce nom un peu trompeur, se cache en fait un bel exemple de ferme-manoir du Bessin dont la construction est attribuée à Jean Le Patou, sieur de la Montagne, président de l'élection de Bayeux et conseiller à la Cour des Aides de Rouen.

Par la suite, sous Louis XIV, le domaine a appartenu au maréchal de France Bernardin de Bellefonds avant d'entrer en 1738 et jusqu'au début du XIX^e siècle, dans le patrimoine de la famille de la Bigne.

Le château de Crémel n'a cessé son activité agricole qu'en 2000, mettant fin à la double fonction séculaire de cette ferme-manoir.

■ Le château

Associant étroitement depuis l'origine bâtiments d'exploitation et logis manable, le domaine est organisé autour d'une grande cour rectangulaire. L'accès à la cour s'effectue par un porche monumental percé au centre de la longue façade de communs austères qui bordent la route. Flanqué de deux bretèches reposant sur des consoles de pierre, disposition courante dans l'architecture bessin de cette époque, ce porche associe une entrée piétonne et un passage pour les charrettes.

Les communs qui occupent trois des quatre côtés de la cour, comprennent des écuries, des étables, une remise, une grange de belle taille ainsi qu'un pressoir. Les éléments les plus remarquables de cet ensemble sont la charetterie avec ses quatre arcades soutenues par des colonnes octogonales à chapiteaux et les écuries dont les portes sont ornées de clefs de voûte.

Le logis est situé à l'est de la cour, ce qui permettait aux maîtres des lieux de surveiller bâtiments, bêtes et gens. Doté d'un plan rectangulaire, ce bâtiment à deux niveaux, en moellons calcaires, est flanqué sur la façade arrière d'une tour carrée imposante ; son toit en pavillon ainsi que les souches de cheminées monumentales, typiques du Bessin, contribuent à donner à la silhouette du manoir un élan vertical

bienvenu.

Décorée d'un double bandeau figurant sur certains communs, et d'une corniche à modillons, la façade principale possède un ordonnancement asymétrique réussi, du fait de la différence de largeur des travées. L'effet est renforcé par les lucarnes, récemment restaurées, qui somment l'alignement vertical des fenêtres du rez-de-chaussée et de l'étage. Joliment décorée avec ses pilastres et volutes, la grande lucarne sur cour contraste avec les ouvertures au traitement plus rustique qui éclairent l'arrière du logis et donnent sur le jardin clos de hauts murs.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 26 avril 2012. L'inscription initiale à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques de 1928 a été revue pour inclure les murs délimitant l'assiette du jardin.



À droite, vue rapprochée des lucarnes récemment restaurées de la façade antérieure. Crédits photographiques : Jérôme Berger, STAP du Calvados (DRAC).



De haut en bas, façade principale de l'hôtel, vue du jardin et de la pièce d'eau maçonnée. À droite, vues de l'escalier du XVII^e siècle.

Hôtel de Carmesnil

XVII^e - XVIII^e siècles

46 rue Henri Cornat, Valognes

■ Contexte

Possession de Barbe Martin, dame d'Armanville, à la fin du XVII^e siècle, l'hôtel passe par voie successorale dans la famille de Cussy avant d'être vendu à plusieurs reprises au milieu du XVIII^e siècle. Guillaume Bernard, sieur du Chesne, conseiller du roi au baillage de Valognes, acquiert la propriété en 1784. Cette dernière reste en sa possession jusqu'à son décès le 22 novembre 1831.

Mis en vente par ses héritiers, l'hôtel fait l'objet de plusieurs transactions immobilières avant d'être acheté le 13 mai 1837 par Arsène-Maurice le Monton de Carmesnil qui a laissé son nom à l'édifice.

Entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, la propriété a accueilli la distillerie Duchemin, fabriquant de liqueurs et d'eau de vie, qui a employé jusqu'à une centaine d'ouvriers sur le site.

■ L'hôtel

La propriété se distingue des autres demeures nobiliaires qui font la renommée de Valognes par sa situation en légère périphérie de la ville et son implantation perpendiculaire à la voirie. Construit au milieu du XVII^e siècle comme en témoigne le bel escalier à balustres toujours en place, l'hôtel a été remanié au siècle suivant : la travée centrale en façade a été ajoutée et les ouvertures reprises.

Donnant sur le jardin, l'élévation principale est ordonnancée autour de la travée centrale formant un faux avant-corps. Ce dernier, traité en pierre de taille, intègre au rez-de-chaussée la porte d'entrée principale et, à l'étage, une porte-fenêtre ouvrant sur un balcon à garde-corps en fer forgé. Il est couronné par un fronton triangulaire où s'insère une fenêtre de comble.

La décoration de la façade repose sur plusieurs jeux de contrastes, notamment les oppositions entre le soubassement en pierres apparentes et les niveaux supérieurs en enduit au clou, entre les linteaux cintrés des fenêtres du rez-de-chaussée et les linteaux droits des ouvertures de l'étage. Autre élément de décor, la corniche à modillons qui court sous le toit est une survivance du logis du XVII^e siècle.

Doté d'un escalier en fer à cheval bien dessiné, le perron qui abrite l'accès à l'entresol, contribue pleinement à l'élégance que dégage cette partie de l'hôtel.

L'arrière de la propriété est occupée par plusieurs bâtiments, notamment une aile en retour et la distillerie désaffectée, ainsi que par un bel écran vert qui, bien qu'amputé lors de la rectification de la route de Bricquebec, occupe encore une surface de presque un hectare. Si les parterres réguliers ont disparu au XIX^e siècle, remplacés par des bosquets et jardins dans le style paysager et romantique alors à la mode, une grande pièce d'eau rectangulaire maçonnée, sans doute un ancien vivier du XVIII^e siècle, a été conservée.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 14 novembre 2012.





La façade de l'hôtel avec sa glycine plusieurs fois centenaire. À droite, l'escalier de l'hôtel. Crédits photographiques : André Guerreschi.

Hôtel Anneville du Vast

XVII^e - XVIII^e siècle

7 rue des Capucins, Valognes

■ Contexte

Pierre Bourdet acquiert en 1725, au 7 rue des Capucins, une modeste habitation qui se présente, ainsi que le précise l'acte notarié conservé aux archives départementales, comme "une petite maison à usage de salle, un cabinet à côté, le grenier au dessus, le tout couvert de paille, avec droit au puits". Il entreprend alors à cet emplacement la construction d'un hôtel particulier.

Bien que l'édifice paraisse achevé en 1738, à la mort de Pierre Bourdet, la description qui en est faite dans l'acte de la vente de la propriété par ses héritiers, en 1757, montre que l'hôtel "supportait alors une construction plus importante".

Il prend sa physionomie définitive après son rachat, en 1771, par Marguerite de Camprond qui fusionne le bâtiment existant avec une propriété mitoyenne acquise le même jour. Après le décès de Madame de Camprond survenu le 7 vendémiaire an XII (1803), la famille de son beau-frère Jean-François d'Anneville hérite de la propriété et lui laisse son nom.

L'hôtel a été loué entre 1820 et 1836 par les demoiselles Eulalie et Françoise Simon de Touffreville qui ont inspiré à Barbey d'Aurevilly certains personnages de son roman *Le Chevalier des Touches*, oeuvre qui se passe d'ailleurs pour partie dans l'hôtel Anneville du Vast. Entre 1843 et 1915, l'hôtel connu sous l'égide de la famille Clamorgan une vie artistique et littéraire. Petite fille des locataires, Madeleine Danielou, la future fondatrice de la congrégation religieuse Saint-François-Xavier, y passa ses vacances.

■ L'hôtel

Ce bâtiment à cinq travées régulières comprend deux étages carrés et un étage de combles éclairés par des lucarnes. La façade sur rue apparaît d'une sobre élégance grâce notamment à son appareil de pierre calcaire taillé très homogène et aux baies aux linteaux délardés ondulés des étages supérieurs. La façade postérieure, en simples moellons non équarris, est beaucoup moins travaillée et porte encore les marques des demeures d'origine.

La distribution intérieure de l'hôtel, décrite dans un acte de vente de 1849, est toujours visible aujourd'hui. Au rez-de-chaussée, l'édifice comprend le vestibule, l'office, la cuisine, une petite salle, un cellier et une remise. Le salon et la salle à manger sont situés au premier étage où se trouvent également un salon de musique et une chambre. Enfin, le dernier étage abrite quatre autres chambres.

Il faut souligner que plusieurs éléments appartiennent stylistiquement au XVII^e siècle, notamment l'escalier en pierre de Valognes et les sols du rez-de-chaussée. Les pièces de réception ont quant à elles conservé leurs éléments d'origine, notamment les parquets et cheminées ainsi que les boiseries Louis XV.

Malgré sa modestie apparente, l'hôtel Anneville du Vast reste un exemple représentatif de l'architecture civile valognaise du XVIII^e siècle.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 5 septembre 2012.





De haut en bas, façade sur jardin en bauge du logis, détail d'une des dépendances agricoles, pièce principale du logis avec le buffet intégré classique des fermes en bauge des marais du Bessin et du Cotentin.

Ferme du Clos-Monfort

XVIII^e - XIX^e siècles

Hameau Minet, Colombières

■ Contexte

La protection de cette ferme, située sur le territoire du parc naturel régional des marais du Bessin et du Cotentin, résulte de la récente prise de conscience de la valeur patrimoniale indéniable que présente l'architecture en terre traditionnelle des marais.

Tirant parti des ressources naturelles du marais, à savoir une terre argilo-limoneuse et la présence en quantité d'eau et de fibres végétales, les habitants de ces terres ont utilisé la technique de la bauge entre le XVI^e et le XX^e siècle pour remédier à la rareté du bois et aux difficultés d'extraction de la pierre.

La bauge, plus souvent appelée localement mâsse ou mâtssé, est constituée par un mélange de terre pétrie avec des fibres végétales qui permet, après avoir été mélangée avec de l'eau et foulée, d'obtenir un matériau maléable mais néanmoins résistant. La bauge offre ainsi la possibilité de monter des murs épais sans avoir besoin de recourir à un coffrage.

La construction d'un bâtiment s'effectuait par levées successives de 60 à 120 cm de hauteur ; chaque levée qui comprenait l'ensemble des murs (extérieurs et intérieurs) afin d'éviter de fragiliser les angles, séchait pendant trois à quatre semaines avant qu'une nouvelle couche ne soit ajoutée. Bien que les murs en bauge soient vulnérables aux efforts de traction – faiblesse traditionnellement combattue par la diminution de leur épaisseur dans leur partie supérieure – les édifices ainsi construits étaient solides.

Les bâtiments de la ferme du Clos-Monfort datent essentiellement du XVIII^e siècle, à l'exception de celui qui ferme la cour de long de la route, reconstruit au siècle suivant. L'organisation de cet ensemble agricole entre cour et jardin est représentative des fermes herbagères de cette période.

■ La ferme

Répartis autour d'une cour quadrangulaire, les bâtiments construits en bauge comprennent le logis, des étables, un poulailler, des écuries et une grange dont l'enduit terre a récemment été restauré. Contrairement aux fermes de type longère,

la séparation entre les fonctions agricoles et celles liées à l'habitat est ici apparente.

Le logis qui a complètement conservé sa distribution ancienne ainsi que certains éléments de mobilier comme les cheminées ou le buffet intégré, témoigne néanmoins du caractère très progressif de cette séparation ; si des chambres auxquelles on accède par un escalier droit, ont été installées à l'étage, elles voisinent encore avec des chambres à grains.

À l'arrière, des murs – dont un réalisé en bauge – clôturent un vaste jardin dans lequel se trouve un fruitier très bien conservé. Un four à pain est également implanté sur une parcelle jouxtant la ferme.

■ Protection

Inscrite au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 8 avril 2011.



De haut en bas, façade principale du logis et vue du papier peint Empire ou Restauration. À droite, détails du papier peint.

Manoir de la Porte

XVIII^e - XIX^e siècles

Les Authieux-sur-Calonne

■ Contexte

Le manoir a été construit au XVIII^e siècle par la famille Le Cordier de la Porte, titrée en Pays d'Auge depuis 1650. Probablement née de la volonté du père de Jean-Baptiste Le Cordier de la Porte (1774-1818), la demeure, flanquée par deux charmants pavillons de jardin, témoigne d'un certain art de vivre de la petite noblesse augeronne à la fin de l'Ancien Régime.

■ Le manoir

De dimensions relativement modestes, le logis principal se présente comme un édifice à pans de bois assez simple. Doté d'un plan rectangulaire, il possède un étage sans encorbellement surmonté d'un toit à quatre pans ; ce dernier est percé de deux lucarnes sur chaque face et cantonné de deux souches de cheminées. L'aspect architectural le plus remarquable du manoir est le dessin du pan de bois, typique du XVIII^e siècle, avec ses successions de croix de saint André et sa structure en fougères.

L'édifice présente surtout l'intérêt d'avoir conservé ses dispositions intérieures d'origine ainsi qu'une partie de sa décoration, probablement due à Anne-Marguerite Le Cordier de Pétagny (1775-1854), qui vécut la majeure partie de sa vie dans ce domaine et y est enterrée.

Au rez-de chaussée, un couloir de dégagement central dessert de part et d'autre la cuisine et le salon. Les chambres sont situées à l'étage. Fait très rare, l'une d'elles est toujours décorée de son papier peint d'époque dans un excellent état de conservation.

Une expertise de Philippe de Fabry, directeur du musée du papier peint de Rixheim, a permis de confirmer que ce papier à motif de draperie, que l'on retrouve également dans un salon du château Corvey à Höxter en Rhénanie-Westphalie, a été fabriqué par la manufacture parisienne Joseph Dufour entre 1808 et la fin des années 1810.

La très bonne conservation in situ de ce papier peint, parfaitement référencé, en fait un élément important pour l'histoire de la décoration d'intérieur. Cela a entraîné, à l'instar de ce qui s'est fait pour les papiers

peints du manoir du Bais à Cambremer (Calvados) et ceux du château de Villers-en-Ouche (Orne), le classement au titre des monuments historiques de la chambre à coucher. Cette protection a été accompagnée dans le cas du manoir de la Porte par l'inscription au titre des monuments historiques de l'ensemble du manoir.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 10 janvier 2012. La chambre à coucher a été classée par arrêté ministériel du 10 janvier 2012.





De haut en bas et de gauche à droite, façade principale de l'hôtel, vue de l'élévation arrière avec son avant-corps comprenant l'escalier à jour hélicoïdal, le dit escalier. À droite, vue du jardin surélevé. Crédits photographiques : Jean-Michel Lefol.

Hôtel Dorléans

1725 - XX^e siècle

12 rue Alexis de Tocqueville, Valognes

■ Contexte

Construit en 1725 comme en atteste la date portée sur la façade, cet édifice à la silhouette singulière, implanté en léger retrait de la place du château, est représenté sur le plan Lerouge de 1767 ainsi que sur les projets de place royale des années 1770-1780 ; il ne semble pas avoir subi d'importantes transformations depuis cette époque.

L'hôtel est acquis en septembre 1807 par Victor Guillaume François d'Orléans, issu d'une famille d'avocats bien implantée dans la région de Saint-Sauveur-Le-Vicomte et de Valognes. Nommé procureur impérial en 1811, il devient président du tribunal de Valognes en 1819 et laisse son nom à l'hôtel.

Lors des travaux de la Reconstruction, le percement de la rue du D^r Lebouteiller a entraîné l'amputation d'une partie du jardin de la propriété.

■ L'hôtel

De plan rectangulaire, il se présente comme un édifice à deux niveaux coiffé d'une toiture à pans brisés d'où émergent deux souches de cheminées monumentales. Les combles sont éclairés par une série de trois lucarnes.

La façade sur rue, en pierre de taille calcaire, est composée de trois travées régulières délimitées aux angles de l'édifice par des chaînes en bossage. L'axe de la travée centrale est soulignée par la présence à l'étage d'une porte-fenêtre donnant sur un balcon avec un garde-corps en fer forgé.

La décoration de cette façade, relativement sobre, repose sur l'opposition entre les ouvertures cintrées du rez-de-chaussée et celles rectangulaires de l'étage, sur le bandeau horizontal qui relie les appuis des baies supérieures ainsi que sur les petites bandes verticales qui assurent la transition entre les fenêtres inférieures et supérieures.

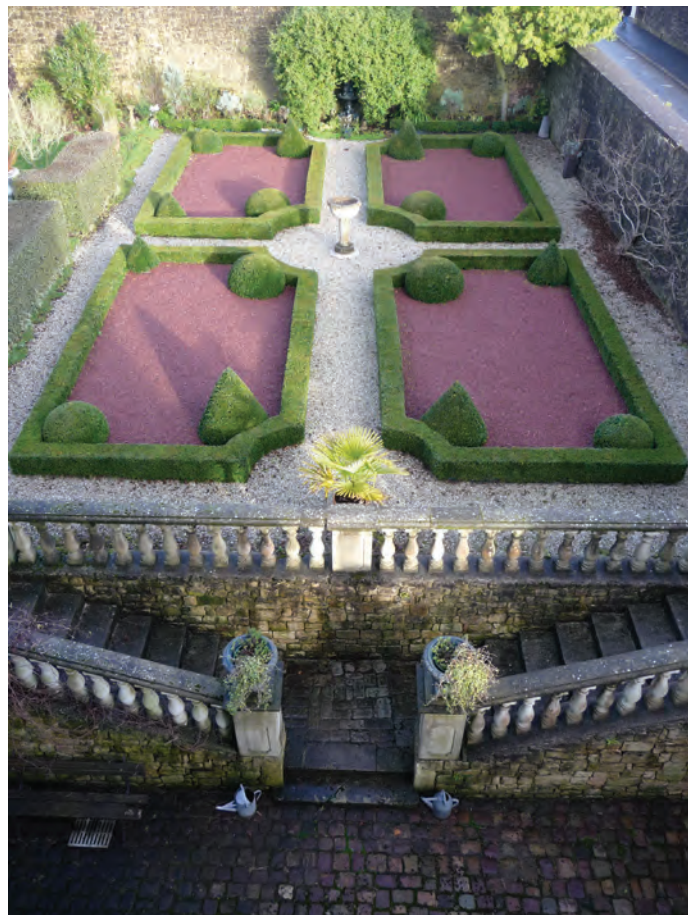
Bien que la façade sur jardin ait fait l'objet d'un traitement beaucoup plus sommaire - en simples moellons - elle forme la partie la plus originale du bâtiment grâce à la présence d'un corps de

maçonnerie saillant coiffé d'une toiture en pavillon abritant un bel escalier à jour hélicoïdal. Ce renvoi à une tradition architecturale de la Renaissance constitue un archaïsme volontaire qui renforce le charme de l'édifice.

Si le jardin n'a pas conservé son dessin ancien ni son assiette complète, il présente la particularité de se situer à un niveau supérieur de celui du logis, disposition que l'on retrouve dans d'autres demeures nobiliaires de la ville comme à l'hôtel d'Eu. Les deux escaliers à révolution inverse qui donnent accès à dernier sont certainement d'époque, contrairement au grand portail qui a été rapporté de toutes pièces à la fin du XX^e siècle.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 6 juin 2012.





De haut en bas, et de gauche à droite façade principale de la ferme, vue de la cheminée encastree entre les poutres et détail des ouvertures. À droite, la date de construction du bâtiment est portée sur le linteau de la porte.

Ferme dite maison des marais

1773

Marchésieux

■ Contexte

Attestée dès le XVI^e siècle et très répandue dans les marais du Bessin et du Cotentin aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'architecture en terre amorce son déclin dans les années 1880 avec l'arrivée des maçons italiens qui diffusent rapidement l'usage d'un matériau d'avenir, le ciment. À partir des années 1950, le déclin de l'architecture en terre est consommé, d'autant qu'elle commence à souffrir d'une mauvaise image liée à la pauvreté et à certaines restaurations hâtives qui la fragilisent.

Il faut attendre les années 1980-1990 pour que cette architecture traditionnelle soit réhabilitée et reconnue comme partie intégrante du patrimoine architectural bas-normand. À la demande du Parc naturel des marais du Bessin et du Cotentin, l'Inventaire général du patrimoine culturel de la Région Basse-Normandie a entrepris, dans les années 2000, un recensement exhaustif de ce patrimoine sur le territoire du parc, préalable indispensable à la protection au titre des monuments historiques des bâtiments les plus intéressants.

Construit en 1773, comme l'atteste la date portée sur le linteau de la porte du logis, cette ferme est représentative du modèle de bloc à terre à vocation herbagère. Elle a été restaurée entre 1987 et 1994. Elle abrite aujourd'hui un écomusée permettant de découvrir les pratiques agricoles dans les marais

avant la mécanisation de l'agriculture.

■ La ferme

Édifiée en bauge, mélange de terre, d'eau et de fibres végétales que nous avons déjà évoqué, cette longère de 30 mètres de long possède une disposition très courante pour les fermes anciennes du Bessin et du Cotentin ; elle rassemble sous un même toit les fonctions d'habitation et celles liées à l'exploitation agricole. Au rez-de-chaussée se succèdent de gauche à droite l'étable, un pressoir à cidre, un cellier, le logis et une charretterie, le premier étage étant initialement réservé au stockage des foin.

Comprenant une chambre et la pièce à feu, le logis est le seul espace d'habitation du bâtiment. La pièce à feu de la ferme des marais possède une disposition typique. Parallèles aux murs goutteraux, les deux poutres principales soutenant le plancher du premier étage servent également d'appui au conduit de la cheminée en bauge. Situé classiquement en face de la cheminée, le buffet est encadré par les deux poutres dont l'écartement détermine les dimensions du meuble.

■ Protection

Inscrite au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 8 avril 2011.





De haut en bas, et de gauche à droite, la perspective donnant sur le château, vue arrière du château (crédit photographique Guillaume de Broglie). À droite, détail de l'avant-corps central avec son escalier à double révolution.

Château de Vaubadon

1778 - XIX^e siècle

Hameau Minet, Vaubadon

■ Contexte

Construit en 1778 par la famille Letellier qui possédait la terre seigneuriale, le château a appartenu quelque temps au général de Préval après la Révolution. Par la suite, il est acheté par le comte de Germiny qui procède à certaines modifications architecturales et à de nombreuses plantations dans le parc. À la mort du comte, le château de Vaubadon est vendu et sa démolition est même envisagée si on en croit la *Statistique monumentale du Calvados* d'Arcisse de Caumont.

Racheté en 1869 par le prince Raymond de Broglie qui engage d'importants travaux altérant sensiblement la silhouette générale du château, le domaine est resté depuis dans la même famille.

■ Le château

Tel qu'il apparaît aujourd'hui, l'édifice se compose d'un corps central à deux niveaux, flanqué de deux pavillons dont les lucarnes ont été agrandies après 1860 et la toiture accentuée pour former un contraste avec celle du corps principal. Au centre de ce dernier, l'avant corps qui abrite le vestibule est coiffé sur les deux façades d'un fronton portant les armes de la famille Germiny ainsi que celles de la famille Broglie ; celles-ci sont encadrées par une personnification féminine de la justice et des arts et par celle de la guerre sous la forme d'Arès.

C'est également à cette période qu'une des petites ailes Louis XVI accolées aux pignons du château - celle située à l'est de l'édifice - est transformée en un bâtiment bas, à trois travées, dont la couverture est percée de lucarnes rappelant celles des pavillons.

Malgré ces modifications et le remplacement de l'enduit d'origine, le château conserve une part certaine de sa sobre élégance de la fin du XVIII^e siècle, bien servi en cela par ses belles proportions classiques, par la cour d'honneur bordée d'un fossé d'eau et par la perspective offerte par la longue allée de tilleuls qui y mène.

À l'ouest de la cour d'honneur, est implanté l'ancien jardin potager clos de murs que jouxte une simple demeure du XVIII^e siècle servant de maison au

jardinier. À l'est, on trouve un grand commun transformé en écuries au XIX^e siècle ainsi que l'ancienne maison du régisseur faisant contrepoint à celle du jardinier.

Donnant sur la façade secondaire de l'édifice, le grand parc paysager dont l'existence est attestée par un plan d'assemblage de 1830, participe à l'attrait que présente le domaine. Même s'il était beaucoup plus étendu vers le nord au XIX^e siècle, et riche en essences différentes, il offre toujours un bel écrin vert à cette demeure seigneuriale, avec notamment une pièce d'eau très bien dessinée.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 2 février 2012.





De haut en bas et de gauche à droite, façade principale du logis, détail de la lucarne principale avec son baromètre et les vitraux signés par l'atelier Vantillard.

Château et ferme de Dieufit

1864-1865

Bellou-en-Houlme

■ Contexte

Jules-Félix Gévelot (1826-1804), industriel parisien dont le nom reste aujourd'hui encore synonyme de cartouches, achète en 1862 à François-Gabriel Bertrand, maire de Caen et député du Calvados, le domaine de Dieufit. Situées au sein des collines de l'Ouest ornaï, ces terres qui occupent plus de 500 hectares sont alors le territoire de bruyères et de landes.

Entre 1864 et 1865, Gévelot entreprend de transformer Dieufit en ferme modèle grâce à une campagne de défrichement, de nivellement et de mise en culture des sols. Ces travaux s'accompagnent de la construction de plusieurs édifices importants, notamment une imposante demeure de maître, connue sous le vocable de château, et de vastes dépendances nécessaires à l'exploitation agricole du domaine.

Employant jusqu'à 1600 personnes, dans un pays frappé de plein fouet par la crise cotonnière due à la guerre de Sécession qui fait rage aux États-Unis, ce gigantesque chantier assure à Gévelot une popularité locale importante et durable. Cette assise permet à l'industriel d'être élu député de l'Orne de 1869 jusqu'à sa mort, survenue en 1904 dans sa propriété de Dieufit.

■ Le château et la ferme

Construite par l'architecte flérien Henri Amiard dans un style très Second Empire, cette impressionnante maison de maître comprend deux niveaux principaux et un entresol. La façade antérieure de dix travées est organisée autour d'un avant corps couronné par une lucarne monumentale en arc en plein cintre. Réalisé en ardoises, le toit à pans brisés est rythmé par une série de lucarnes ainsi que par les souches de cheminées monumentales.

L'édifice avait pour particularité d'abriter à la fois le maître des lieux et le directeur de la ferme. Cette fonction bicéphale explique que la demeure soit dotée de deux entrées en façade et d'une double circulation intérieure avec deux escaliers.

Contrastant avec la façade postérieure donnant sur

l'ancien jardin clos de murs, l'élévation principale possède une décoration très soignée, comme en témoignent les agrafes sculptées représentant divers animaux de la ferme, qui ornent les lucarnes. La composition ornementale de la grande lucarne centrale est également très réussie avec son médaillon doté, non pas d'une horloge comme on s'y attendrait, mais d'un baromètre bien plus utile pour les travaux agricoles !

La décoration intérieure est également très recherchée, du moins pour l'étage noble abritant les maîtres. Le personnel de service était en effet logé dans l'étage des combles comme le voulait l'organisation sociale du Second Empire, qui réunissait sous un même toit, tout en maintenant des séparations nettes, le maître, l'encadrement et les employés. Les boiseries de la salle à manger accueillent des tapisseries reprenant des scènes du XVIII^e siècle, fabriquées par la maison Braquenié, un des plus illustres manufacturiers de tissus de l'époque. Fait suffisamment rare dans une maison bourgeoise pour être souligné, l'une des cages d'escalier a également conservé une série de vitraux à guirlande florale, signés par l'atelier Vantillard.

Autour de la cour, aujourd'hui divisée en deux propriétés distinctes, s'organisaient les bâtiments agricoles. Sont toujours visibles aujourd'hui la maison du garde à l'entrée est et celle du jardinier, les porcheries et les écuries du maître, le hangar à voitures sur caves voûtées qui abritait autrefois la maréchalerie, et l'abreuvoir au centre de la cour. Cet ensemble était autrefois desservi par des voies Décauville mais ces rails étroits, très utilisés dans la seconde moitié du XIX^e siècle dans l'industrie ou pour des applications militaires, ont aujourd'hui disparu.

■ Protection

Inscrit au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 26 juin 2012.



Vue de la citerne. On distingue la villa au second plan. À droite, vue rapprochée de l'étage de la citerne.

Villa Bailleul

1870-1880

1 rue du Dr Bailleul, Pontorson

■ Contexte

Bien qu'elle soit passée dans la postérité sous le nom de son deuxième propriétaire, le docteur Bailleul, la villa est construite entre 1870 et 1880 pour le directeur de la Compagnie des Polders de l'Ouest. Cette entreprise reste connue dans la région pour avoir permis, depuis 1855, date de la concession initiale accordée par Napoléon III, de gagner de nombreuses terres agricoles sur la mer dans la baie du Mont-Saint-Michel.

Située juste en face de la gare ferroviaire, la propriété qui comprend également un bâtiment de communs, est en déshérence depuis plusieurs années et a, de plus, été amputée au gré de ventes successives d'une partie de son terrain originel.

L'intérêt patrimonial de l'édifice repose, pour l'essentiel, sur la présence près des communs d'une citerne imposante en béton, traité dans le style rocaille alors à la mode dans les jardins des demeures patriciennes.

Cette citerne est d'autant plus intéressante qu'elle est l'oeuvre de Joseph Monnier (1823-1906) qui fut l'un des pionniers – voire l'inventeur mais ce point reste controversé – du béton armé. Jardinier au service du duc d'Uzès puis au jardin du Louvre, Joseph Monnier tire rapidement parti des qualités plastiques de ce nouveau matériau en concevant des caisses à fleurs en ciment armé, puis en réalisant après 1860 des terrasses, réservoirs et autres bassins pour les jardins de la prospère bourgeoisie du Second Empire. Malgré les nombreux brevets qu'il a déposés, Monnier n'arrive pas à défendre ses droits et meurt ruiné au début du XX^e siècle.

■ La villa

Cette spacieuse construction de cinq travées comprend un sous-sol, un rez-de-chaussée, un étage carré et un étage mansardé. Avec son toit en forte pente, ses grandes fenêtres droites et le contraste entre pierre et brique – notamment dans l'encadrement des ouvertures et le chaînage des angles - l'ensemble rappelle irrésistiblement le style en vogue sous Louis XIII.

Sur le côté de la villa, un bâtiment de communs à deux étages est implanté en bordure de route. Il est relié au réservoir construit par Monnier par un escalier rocaille.

■ La citerne

Reposant sur six poteaux en forme de troncs d'arbres, la citerne est entourée d'une galerie et coiffée d'une couverture à six pans rappelant celle d'un kiosque. Ce toit était probablement couronné à l'époque par un épi de faitage. Sous le réservoir, un jet d'eau jaillissait d'une rocaille dans un petit bassin.

Bien qu'elle puisse paraître bien modeste de prime abord, la citerne de la villa Bailleul constitue un témoignage très original de l'art rocaille dans la région. C'est de plus un exemple unique en Basse-Normandie du savoir-faire développé par un inventeur de talent qui n'oublia jamais qu'il était également jardinier.

■ Protection

Inscrite au titre des monuments historiques par arrêté préfectoral du 30 septembre 2011.



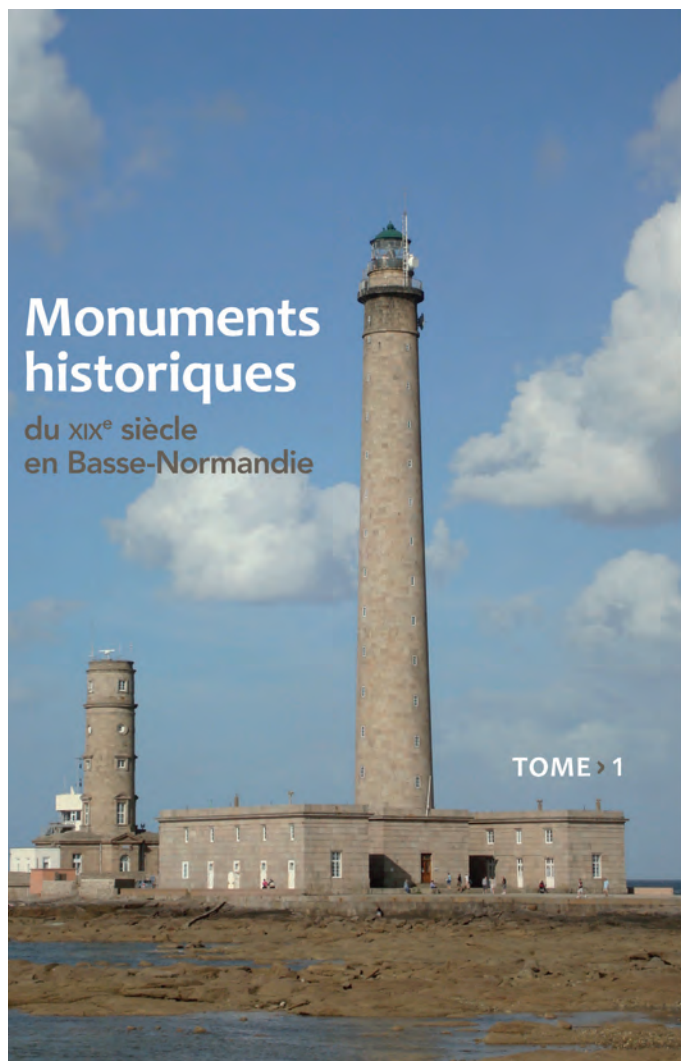
**MONUMENTS HISTORIQUES
DU XX^E SIÈCLE
EN BASSE-NORMANDIE**



**Monuments
historiques**

du XIX^e siècle
en Basse-Normandie

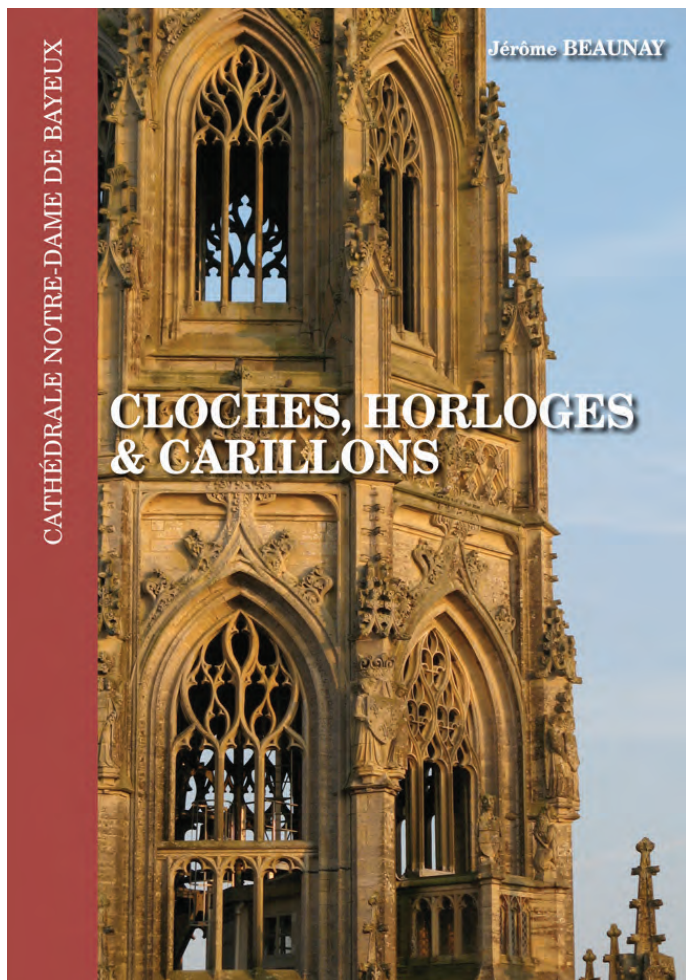
TOME > 1



CATHÉDRALE NOTRE-DAME DE BAYEUX

Jérôme BEAUNAY

**CLOCHES, HORLOGES
& CARILLONS**



**Partez à la découverte des
monuments historiques
de Basse-Normandie
grâce aux publications
de la direction régionale
des affaires culturelles**

En vente en librairie